

Władysław Kotwicz

**En marge
des lettres des il-khans de Perse
retrouvées par Abel-Rémusat ¹**

1. Lorsque parvint à Pétersbourg, il y a une dizaine d'années, la nouvelle de la découverte, aux Archives Vaticanes, de quelques lettres originales des souverains mongols, je me décidai à rappeler le fait que les premières épîtres de ces souverains, découvertes il y a cent ans, à Paris, par Abel-Rémusat, n'avaient pas encore été, jusqu'à ce jour, déchiffrées avec une exactitude satisfaisante et exigeaient, dans les détails, une nouvelle interprétation. J'écrivis, dans ce but, un article de courtes dimensions pour le tome XXVI de l'excellente publication russe, *Записки Восточнаго Отдѣленія Имп. Русск. 'Археологическаго Общества*, (connue en Europe sous le titre abrégé de *Записки*, ou encore *ЗВОИРАО*), mais celle-ci s'étant trouvée bientôt suspendue, mon travail parut dans le t. I d'un nouveau périodique: *Записки Коллегии Востоковедов при Азиатском Музее Академии Наук (ЗКВ)*².

Je proposais, dans cet article, une nouvelle leçon pour quelques mots et passages de la lettre d'Argoun de 1289. A part ceux-là d'ailleurs, il y restait encore un nombre assez considérable de mots et de passages peu compréhensibles. Aussi n'est-il pas surprenant que les épîtres en question éveillèrent l'intérêt d'autres mongolisants encore, d'où résultèrent deux dissertations de M. I. Klukin, et deux autres, plus courtes, de M. A. Bogdanov et de Vladimirtsov, toutes en langue russe:

а) И. А. Ключин, *О чем писал иль-хан Аргун Филиппу Красивому в 1289 г. К разбору древнейших памятников монголь-*

¹ *Collectanea Orientalia*, № 4, Lwów 1933, pp. 1—48.

² *Поправки к разбору монгольских писем персидских иль-ханов*, ЗКВ I (1925), pp. 342—344.

ской письменности. Госуд. Дальневосточный Университет, Восточный Факультет, Владивосток 1925 (lithogr.).

б) И. А. Ключкин, *Письмо Ульдзэйтү иль-хана к Филиппу Красивому, Эдуарду I-му и прочим крестоносцам*, Труды Госуд. Дальневосточного Университета. Серия VI, 2, Владивосток 1926 (titre parallèle et résumé français).

в) А. К. Богданов, *К значению слов žigür-ē ариуан в письме иль-хана Аргуна к Филиппу Красивому*, Доклады Акад. Наук СССР—В, 1928, pp. 237—240.

г) Б. Я. Владимирцов, *Об одном слове встречающемся в грамоте иль-хана Аргун'а*, Доклады Акад. Наук СССР—В, 1929, p. 152.

M. Klukin, à cette époque professeur agrégé à l'Université d'Etat en Extrême-Orient, à Vladivostok, faisait alors ses débuts dans la science; il n'en parvint pas moins, avec une rare ingéniosité, à déchiffrer l'inscription gravée sur la pierre dite de Gengis-khan qui, depuis plus d'un siècle, avait résisté à toute tentative d'interprétation par divers savants¹. Il y avait donc lieu d'espérer que le jeune adepte, si doué, de la science, donnerait de nouvelles preuves de son talent dans les travaux qu'il entreprendrait sur les anciens documents mongols, et qu'il saurait mettre au clair ce qui y restait de passages obscurs.

M. Klukin appliqua aux lettres des il-khans le système d'examen scrupuleux des particularités de leur orthographe et, en fin de compte, crut pouvoir conclure que ces épîtres avaient été tout aussi défectueusement interprétées que la pierre de Gengis-khan. Il ne se laissa pas convaincre par le fait que l'interprétation, admise jusqu'à ce jour, se trouvait en général d'accord avec la traduction du temps (XIII^e s.), ainsi qu'avec les événements connus dans l'histoire. Il se fonda exclusivement sur le texte même des lettres, ce qui ne l'empêcha pas cependant de commettre deux erreurs méthodologiques. Il crut possible et suffisant de

¹ Инн. Ключкин, *Древнейшая монгольская надпись на Хорхира'ском ("Чингисхановом") камне. (К разбору древнейших памятников монгольской письменности)*, Труды Госуд. Дальневост. Университета. Серия VI, № 5 (titre parallèle anglais et résumé français).

se baser sur le fac-similé primitif de ces épîtres, exécuté encore par Abel-Rémusat, bien que nous en ayons aujourd'hui une reproduction photographique parfaite, publiée en 1895 par le Prince Roland Bonaparte. Qui plus est, il ne prit pas en considération que l'écriture mongole de l'époque se modelait exactement sur l'écriture ouïgoure et qu'il fallait, par conséquent, pour déchiffrer ces lettres, examiner les particularités de l'orthographe ouïgoure, en connexion avec les nombreux débris de monuments tures, déterrés dans le Turkestan Oriental.

B. Vladimirtsov, ayant eu l'occasion de prendre connaissance des travaux de M. Klukin en manuscrit, attira son attention sur les circonstances ci-dessus, sans parvenir à le convaincre. Celui-ci se borna seulement à précéder son travail d'une préface où il signale que, n'admettant ni l'opinion de Vladimirtsov ni mes corrections, il maintenait sans y rien changer sa propre interprétation primitive des deux lettres.

M. Klukin propose une leçon toute nouvelle pour un si grand nombre de mots et de phrases entières, que le sens même des épîtres en devient tout différent de celui que nous comprenions. Néanmoins, ses leçons des mots particuliers, ainsi que l'interprétation des passages offrent si peu de vraisemblance qu'il n'est pas possible d'en reconnaître la justesse. Au contraire, il serait assez facile de démontrer à l'auteur la fausseté de ses arguments, mais cela entraînerait une perte de temps trop grande pour un travail peu fructueux. M. Klukin, en effet, ne se laisserait probablement pas convaincre et quant aux lecteurs, la polémique ne leur enseignerait pas grand'chose. Aussi m'en tiendrai-je, après quelque hésitation, à cette déclaration générale, profitant seulement de l'occasion pour revenir encore une fois aux épîtres en question.

2. Il ne s'est conservé qu'un petit nombre de documents relatifs à l'époque du règne des Mongols et encore, ne sont-ils pas tous publiés. Il s'en suit que personne ne s'est encore spécialement adonné à l'étude des formes du protocole mongol. Ceux qui y ont prêté le plus d'attention, sont Ed. Chavannes et M. P. Pelliot et A. Samoïlovič. A part eux, nous ne trouvons que des mentions détachées dans les travaux de Grigoriev, de

N. Veselovskii, de F. W. K. Müller, de Pozdnéev et de quelques autres. On n'en a pas moins constaté que les Mongols avaient emprunté les modèles de leur correspondance officielle principalement aux Ouigours qui subissaient, en cette matière, l'influence de la Chine. Ils durent aussi subir celle des Joutchens, avec qui les Mongols entrèrent en contact assez tôt. Quelques traditions des anciennes chancelleries des steppes ne manquèrent pas d'exercer aussi leur action, sans compter encore certains usages qu'ils doivent, assurément, à leur propre origine mongole.

Nous rencontrons ainsi, dans les documents mongols, des traces d'influences diverses, mais qui offrent tous une structure à peu près identique et se composent de parties toutes pareilles.

3. Au début des documents se trouve le protocole initial qui présente une singularité, inconnue jusqu'à présent: c'est une formule particulière placée tout au commencement, qui se rattache aux croyances religieuses (chamaniques) des Mongols, remplaçant, en quelque sorte, l'invocation usitée dans les documents d'autres pays, tant en Europe que dans l'Orient musulman. Elle a pour but d'insister solennellement sur la source où puise son autorité celui de qui émane le document, et au nom de laquelle, par conséquent, il agit. L'empereur (*ḡayan*) en appelle à la divinité chamanique suzeraine, au Ciel éternel et puissant qui lui conféra le droit de le représenter sur la terre, afin d'accomplir sa volonté suprême. L'impératrice, les souverains des fiefs territoriaux, les princes du sang se réfèrent également au Ciel, mais aussi à l'empereur qui leur a transmis, dans certaines limites, une part de son autorité. Enfin, les dignitaires subordonnés en appellent aux ordres de leur autorité supérieure.

Cette formule initiale n'est absente que dans des documents d'importance secondaire, traitant de questions d'ordre inférieur et émanant de fonctionnaires subalternes. D'autres exceptions sont fort rares. C'est ainsi que nous ne voyons pas de formule dans la lettre d'Ölžejtū: en sa qualité de musulman néophyte, il préféra, peut-être, éviter l'emploi de la formule chamanique.

L'on a beaucoup écrit au sujet de cette formule; elle mérite d'être encore approfondie séparément.

4. La formule initiale est immédiatement suivie du signalement de celui de qui émane le document. Dès les temps des Hiong-nou

tout au moins, sans doute au contact de la Chine, l'usage s'était établi de déployer, dans les documents, les titres magnifiques des souverains régnants. Les mieux connus sont les titres fastueux des princes ouigours. F. W. K. Müller a consacré une notice curieuse à ces intitulations, usitées dans les steppes¹. Or, bien que les Ouigours eussent légué aux Mongols beaucoup de leurs formes administratives et de leur culture, ils n'arrivèrent pas à leur imposer les titres de leurs souverains. Tout au contraire, les princes mongols se désignaient eux-mêmes avec modestie ; seuls, l'empereur et l'impératrice se servaient de simples titres, sans épithètes pour la plupart ; les autres n'employaient que leur nom personnel. Tout leur orgueil, ils le concentraient dans la formule initiale dans laquelle ils faisaient dériver leur puissance de celle de l'Être suprême, participant ainsi eux-mêmes à son éblouissante splendeur.

Le nom du souverain était invariablement suivi des mots ; *žarly manu* 'mon ordre', ou bien : *üge manu* 'mes paroles'.

Suivait l'« inscription », où étaient désignées la ou les personnes auxquelles le document s'adressait, ou qui étaient sommées d'exécuter la teneur. Les noms de ces personnes étaient mis au datif. Seul M. Klukin, d'accord avec I. J. Schmidt, y voit la forme vocative, soutenant que je me trompe sur ce point.

5. Le protocole initial se compose ainsi de plusieurs parties, parmi lesquelles il existe certainement un lien. Seulement, au point de vue grammatical, ce lien n'est mis en évidence que fort vaguement, et il est parfois très difficile de se rendre exactement compte où finit l'une des parties, et où la suivante commence.

Il était généralement admis que la formule initiale constituait une partie indépendante en soi : venait ensuite le titre ou le nom du personnage de qui émanait le document, avec les mots *žarly (üge) manu* ; après quoi, le nom du personnage auquel l'écrit s'adressait. Mais voici qu'en 1904 Ed. Chavannes, éditant des pièces de chancellerie, et en 1923 M. Pelliot, publiant l'épître de l'empereur Güyüg, ont divisé le protocole un peu différemment : unissant la formule avec le nom de l'empereur, ils considèrent les mots *žarly manu* comme étant la deuxième partie.

¹ *Uigurische Glossen, Festschrift für Friedrich Hirth* (OZ VIII), Berlin 1920, pp. 313—316, à comp. aussi B. Радловъ, *Тумыш и имена уйгурскихъ хановъ*, ЗВОИРАО V (1891), pp. 265—270.

Mais il n'est rien moins que certain que cette division se maintienne. La formule se termine par la désinence *-dur* qui ne peut avoir de rapport avec le nom ou le titre du haut personnage. De même, le sens de la formule initiale, interprétée ci-dessus, s'oppose à cette nouvelle division, établissant un lien, moins avec le nom du personnage en question, qu'avec le sujet du document entier; quant à ce nom, il faut plutôt l'unir, comme on le pratiquait avant, avec les mots *žarliy (üge) manu*.

Cependant rien, au premier coup d'oeil, ne paraît exprimer l'union du nom avec ces derniers mots et, dans son commentaire de la lettre bien connue de Toqtamış, W. Radloff complète par quelques mots la construction du document¹. Cela ne nous semble pas nécessaire. La phrase : *Toqtamış söz-üm* est le corrélatif, à la première personne, de *Toqtamış söz-ü* »la parole de Toqtamış« et signifie »ma parole à moi, Toqtamış«. Evidemment, les Mongols copient ici leur construction, tout droit du turc : *Arğun üge manu* »notre parole à nous, Arğun«, ce qui peut se rendre par : »nous Arğun, disons«.

6. Le protocole initial amené ainsi à bonne fin, l'on passait ensuite à la partie essentielle du document, consacrée à l'octroi de nouveaux privilèges ou à la confirmation de précédemment octroyés, lors de l'avènement d'un nouveau souverain, tels qu'exemption d'impôts ou contributions en nature. Nous possédons ensuite quelques lettres adressées à des Cours européennes. Il y a des écrits relatifs au domaine judiciaire, mais ils attendent encore leur publication. Quelques documents défèrent l'autorisation de se servir de stations postales. Il y a des inscriptions dont on pourvoyait les *p'ai-tseu*. D'autres, enfin, contiennent des dispositions émises dans différentes circonstances.

Ce sont les documents de la première catégorie qui ont été le mieux étudiés dans les travaux des savants russes, notamment ceux de Grigoriev, de Palladius Kafarov, de Samoilovič et d'autres.

7. Le protocole final donne les indications nécessaires sur le lieu et le temps où le document fut rédigé. Dans les lettres adres-

¹ *Ярлики Токтамыша и Тимур-Кутлуга*, ЗВОИРАО III (1888), p. 8.

sées aux Cours d'Europe, on ajoute encore les noms des messagers délégués pour les remettre.

La façon de dater les documents mongols a été brièvement exposée dans mon article sur la chronologie mongole¹.

La disposition des lignes et l'apposition des sceaux ont été traitées par Abel-Rémusat, F. W. K. Müller et M. Pelliot.

8. A considérer la langue, les deux lettres des il-khans appartiennent, l'une et l'autre, à la première période de l'histoire de la littérature mongole. Cette langue démontre un grand nombre de traits archaïques, inconnus à la langue classique de cette littérature, mais qui se retrouvent dans les dialectes contemporains, surtout ceux des tribus occidentales. Cela témoigne, évidemment, de l'influence marquée de la langue vivante de quelque groupe de tribus mongoles, à une époque reculée. Les particularités de cette langue furent fixées, d'une part, dans la littérature des XIII^e—XIV^e ss., et maintenues, d'autre part, dans certains dialectes vivants, jusqu'à nos jours.

9. L'orthographe des lettres des il-khans offre des particularités encore plus singulières, si on les compare à la langue classique. Ces singularités sont en rapport étroit avec les usages de la littérature ouigoure de l'époque; elles se sont maintenues dans la littérature mongole, presque tout le temps de l'existence de l'empire mongol, et lui ont même parfois survécu jusqu'à la fin du XVI^e s., même que, dans certains cas exceptionnels, la littérature classique se les est assimilée. Dans ces derniers temps, on a avancé l'hypothèse qu'à ces particularités d'orthographe devaient correspondre des particularités de prononciation; mais ici, il faut observer une grande prudence, sans perdre de vue que souvent les modèles graphiques étrangers étaient tout bonnement copiés mécaniquement.

I. Lettre d'Arġun

10. Transcription du texte

1. *Moŋke tŋri-yin kŋčŋndŋr*
2. *χaγan-u suu-dur*

¹ *O chronologii mongolskiej*, RO II (1924), pp. 221—239 et 331—332, RO IV (1928), pp. 108—166 et 314—318.

3. *Aryun üge manu*
4. *Irad Barans-a*
5. *nmduni či Mar Bar*
6. *Sawm-a sayur-a*
7. *terigüten ilčin-*
8. *iyer öčižü iler-ün*
9. *Il xan-u čerigüd Misir-ün*
10. *žüg mörilebesü bidabar*
11. *ändeče möriležü xamsay-a*
12. *kemen öčižü ilegsen-i činu*
13. *žobšiyežü*
14. *təri-yi žalbarižu bars žil öbül-ün*
15. *ečüs sara-da möriležü xabur-un*
16. *terigün sara-yin arban tabun-a*
17. *Dimisxi bayuy-a kemebei. Edüge*
18. *ünen üge-dür-iyen kürün*
19. *čerigüd-iyen bolžal-dur iležü*
20. *təri-de mör ögdežü tede irge*
21. *abubasu Urislim-i tan-a ögiy-e*
22. *kem bolžal xožidažu čerigüdi ämegülbesü*
23. *yayu xožiXu xoyina bar genübesü*
24. *yayun tus-a basa ali bar kelen*
25. *aman ilčin-iyer-iyen žigür-e*
26. *ayutyan berepgüd-ün yažar-un*
27. *tawsuy-ud šivxud il-deb öngeten*
28. *gürüs ögčü ilebesü ker be soyurxaxuyi*
29. *təri-yin küčün*
30. *xayan-u suu medetügei. kemen Müskeril*
31. *xorči-yi ilebei. bičig manu üker*
32. *žil žunu terigün sara-yin*
33. *žirγuyan xayučid-ta Köndelen-e*
34. *büküi-dür bičibei.*

11. Traduction

(1—3) Par la force du Ciel Eternel,
 par le *suu* de l'Empereur,
 Nous, Aryun, disons :
 (4) A Irad Barans (Roi de France)

(5—8) A moi (à Nous ? il y a peu de temps ?) tu envoyas des messagers, avec Mar Bar Sawma Sa'ora¹ en tête, pour notifier: (9—11) »Si les armées de l'il-khan se mettent en route pour l'Égypte, nous, partant d'ici, nous unirons«. (12—17) Ayant approuvé cette notification envoyée par toi, nous avons dit: »Après avoir adressé nos prières au Ciel et nous être mis en route le dernier mois d'hiver de l'année du tigre, nous atteindrons Damas le quinzième jour du premier mois de printemps. (17—21) Maintenant, si accomplissant nos promesses, nous envoyons nos armées au terme convenu et que, le Ciel nous accordant son aide, nous prenons ces peuples, nous vous livrerons Jérusalem. (22—24) (Mais) si nous étions en retard pour le terme et que nous exposions les armées à des désagréments, (cela) serait-il convenable? Même si nous le regrettons plus tard, quel avantage?

(24—30) Encore: si par ton messenger, avec des nouvelles quelconques, tu envoies au surplus (commandant de mettre sous sa protection ?) pour (nous) remettre des raretés, gerfauts et pierres multicolores de terre des Francs, que la force du Ciel et le *sau* de l'Empereur sachent que nous (te) récompenserons de quelque manière. (30—31) Avec ces paroles, nous avons envoyé l'archer Müskeril.

(31—34) Notre lettre est écrite le sixième (jour) de la dernière décade du premier mois d'été, année du boeuf, quand nous étions à Köndelen.

Commentaires

12. De même que dans les documents ouïgours, Arγun omet parfois *a* et *e*, dans la première syllabe du mot: *turi*, *nmduni*; dans l'épître d'Ölžeitü nous avons encore *žrly*.

Vladimirtsov, dans son excellente grammaire mongole², suppose que c'est ainsi que fut écrit le mot *t(a)psuy* (l. 27): mais il fut probablement induit en erreur par la reproduction d'Abel-Rémusat; dans l'atlas de Bonaparte, ce mot figure normalement écrit avec l'*a* dans la première syllabe.

13. *Ändeče* (l. 11) 'désormais, ensuite': L'*e* initial a été rendu par deux traits, de façon qu'il ne diffère pas de *a*, également au

¹ *Sa'ora* (syr.), titre nestorien de 'visiteur' (Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III*, pp. 224—225).

² *Сравн. грам.*, p. 148.

commencement des mots. Ce moyen de rendre la voyelle *e*, nous le trouvons non seulement dans la lettre d'Arγun, mais aussi, plus tard, dans celle d'Ölžejitü, ainsi que dans d'autres documents anciens.

Ce n'en est pas toutefois la seule orthographe, car dans la même lettre d'Arγun, nous rencontrons des mots normalement écrits, tels que *ečūs* (l. 15) et *edüge* (l. 17).

14. Remarquons qu'en ce qui concerne l'*e* initial, nous trouvons encore, dans les deux lettres des il-khans, d'autres particularités d'orthographe que s'appropriä, plus tard, la langue littéraire mongole.

Ainsi d'une part au lieu de *elčün* et *eldeb*, Arγun écrit *ilčün* et *il-deb*. Il y a évidemment ici un *e* fort étroit, qui alternait souvent avec *i*, aussi bien en langue mongole qu'en ture, ce que notèrent à plus d'une reprise C. Foy, V. Thomsen, B. Vladimirtsov et M. N. Poppe. Arγun voulait, semble-t-il, distinguer deux sortes d'*e* : l'un, normal, rendu par un trait ou par deux ; l'autre, étroit, figuré par *i*.

D'autre part, à la place de *ebül*, nous rencontrons *öbül* (l. 14). Cette orthographe singulière, qui se retrouve dans plusieurs mots de divers vieux documents, ainsi que dans d'anciens manuscrits, fut discutée par Vladimirtsov¹ et par M. Poppe². Il n'est pas douteux que cette orthographe reflète une prononciation correspondante, c'est-à-dire que, dans le mot en question, on devait réellement prononcer *ö*, au lieu de *e* antérieur de la langue littéraire. La même vieille prononciation se retrouve dans les dialectes vivants modernes, où elle a dû se continuer sans interruption. Mais l'on ne peut supposer que l'orthographe littéraire soit sans fondement réel. Ce qui est probable, c'est que nous avons ici le reflet de deux pratiques dialectales, d'accord avec l'hypothèse souvent répétée de Vladimirtsov que, déjà aux XIII^e et XIV^e ss., les dialectes mongols se divisaient en deux groupes : occidental et oriental. Ce qui étant admis, *öbül* serait de prononciation occidentale et *ebül*, orientale.

15. *Monke*, *žug*, *žobšiye* : La langue littéraire moderne, ainsi que les dialectes vivants, rangent tous ces mots dans la classe

¹ *Сравн. грамм.*, p. 154.

² *Das mongolische Sprachmaterial einer Leidener Handschrift*, Известия Акад. Наук СССР 1927, p. 1025.

antérieure : dans la lettre d'Arγun néanmoins, la première syllabe est écrite avec *o* et *u* non mouillés. Nous retrouvons la même orthographe dans d'autres monuments de la littérature mongole. Schmidt avait déjà observé cette singularité : ne sachant, sans doute, comment l'expliquer, il se borna à faire figurer l'orthographe actuelle à côté de l'ancienne¹.

Plus récemment, M. Pelliot² et Vladimirtsov³ s'intéressèrent à ces mots et arrivèrent tous les deux à la même conclusion, que leur première syllabe devait posséder, non les voyelles normales *ö* et *ü*, mais des voyelles intermédiaires entre *o*, *u* postérieurs et *ö*, *ü* antérieurs, c'est-à-dire *ó* et *ü*.

Mais il faut se rappeler que les anciens documents mongols ne sont pas isolés sous ce rapport. Les documents ouïgours, en effet, appliquent une manière analogue de rendre la voyelle labiale de la première syllabe. Les mots de classe antérieure, avec les voyelles postérieures *o* et *u* dans la première syllabe, y reviennent si fréquemment que A. von Le Coq, F. W. K. Müller et W. Bang jugèrent nécessaire, dans leurs publications des textes turcs de Tourfan, d'introduire, dans ces cas-là, un nouveau signe de transcription, avec deux points au dessous (*o*, *u*). Plus les documents turcs écrits en alphabet ouïgour sont tardifs, plus souvent on rencontre cette singularité qui, avec le temps, passe pour ainsi dire à l'état normal.

MM. A. Samoïlovič⁴ et P. Pelliot⁵ se sont, de leur côté, arrêtés sur cette particularité de l'orthographe ouïgoure et ont fini par conclure que le changement des voyelles antérieures *ö*, *ü* en postérieures *o*, *u*, n'a eu pour cause que les pratiques de l'écriture arabe, c'est-à-dire que, selon eux, tout se réduirait, dans ce cas, à une singularité exclusivement graphique. Signalons toutefois que celle-ci se rencontre, en écriture ouïgoure, dans des temps

¹ *Philologisch-kritische Zugabe zu den zwei ersten mongolischen Briefen*, St.-P. 1824, pp. 6, 7.

² *Sur quelques mots d'Asie Centrale attestés dans les textes chinois*, JAs, mars-avril 1913, pp. 452—453.

³ *Сравн. грам.*, pp. 166—169.

⁴ *Несколько поправок к ярлыку Тамир-Кутлуга*, Известия Акад. Наук 1918, p. 1121.

⁵ *Sur la légende d'Uγuz-khan en écriture ouïgoure*, TP XXVII (1929), p. 355.

déjà très reculés. Berlin¹ et Leningrad² sont en possession de deux pièces de monnaie de cuivre, frappées sous le règne d'un qayan des Türgiŝ, avec légende en caractères ouïgours. Le nom de la tribu y figure comme *Turgiŝ*. Radloff tient cette légende pour le plus antique modèle sûr d'écriture ouïgoure et, très probablement, ne se trompe guère en le faisant remonter à la seconde moitié du VIII^e s. En tous cas, ces monnaies doivent provenir d'une époque où il ne pouvait encore être question d'une influence quelconque de l'écriture arabe, sur l'orthographe ouïgoure. Personnellement, voici comment je me représente ces choses.

Lorsque les Turcs se furent établis dans le Turkestan Oriental, l'on se mit à écrire le turc en trois alphabets: le brāhmī, le manichéen et le sogdien. Ces alphabets ne distinguent pas les voyelles labiales antérieures des postérieures; par conséquent, pour rendre les voyelles antérieures, on se mit à ajouter le signe pour la voyelle *e* ou *i* avant ou après celui pour la voyelle *o*~*u*, formant ainsi une nouvelle lettre composée. Ce fut là une tendance commune à tous ces alphabets, mais qui, probablement, ne se fixa pas tout d'abord: en divers lieux, on écrivait diversement. Il est fort possible que le mot *Turgiŝ* provienne justement de ce temps. A la longue cependant, le nouveau mode de rendre les voyelles *ö*~*ü* s'imposa et l'orthographe *o* et *u*, sans *i*, ne se maintint que dans peu de mots, dans lesquels elle prit force de tradition. Dans les textes ouïgours de Tourfan, *o*~*u*, au lieu de *ö*~*ü*, s'écrivaient, comme M. Pelliot le fait justement remarquer, dans la première syllabe, de préférence après un *y* (*yukunur*, *yuz* etc.), mais non exclusivement, car par ex. le mot *köwül* apparaît fréquemment dans ces textes, sous la forme de *kowul*. Il se peut qu'ici nous ayons affaire à une réminiscence de temps reculés, ne possédant plus qu'une valeur graphique. Lorsque la connaissance de l'écriture arabe se répandit chez les Turcs, elle put influencer sur l'orthographe ouïgoure, au point que ce qui n'était que réminiscence, devint normal avec le temps. Nous pouvons parfaitement tomber ici d'accord avec M. Pelliot, car les documents d'écriture ouïgoure

¹ F. W. K. Müller, *Uigurica II*, Abhandlungen Preuß. Akad. d. Wiss. 1910 (Berlin 1911), p. 95.

² Radloff, *Altürkische Studien IV*, Извѣстія Имп. Акад. Наукъ VI сер., 1911, p. 319.

les plus tardifs, provenant de pays musulmans, ne connaissent plus, en général, de lettre composée: $o \sim u + i$ et ne distinguent pas les voyelles labiales antérieures des postérieures; il n'y a que les résidus d'Ouïgours à Kan-sou, demeurés fidèles au bouddhisme, qui aient conservé même leur antique orthographe, jusqu'à la fin.

Les Mongols entrèrent en contact avec l'écriture ouïgoure au temps où les labiales antérieures étaient régulièrement figurées, dans la première syllabe, par une lettre composée, ne conservant $o \sim u$ que dans quelques exceptions. Aussi les Mongols durent-ils emprunter la même orthographe; c'est pourquoi nous trouvons chez eux une lettre composée, et $o \sim u$ dans quelques mots seulement, avant tout dans ceux qui se sont retrouvés dans les lettres d'Arγun et que nous avons cités ci-dessus. Il faut donc admettre que les mots dont il a été question plus haut reflètent des anciens usages de l'écriture ouïgoure et ne marquent aucune singularité phonétique.

Nous avons ainsi de la peine à suivre Vladimirtsov, quand il veut y voir un témoignage de déplacement, dès le XIII^e s., des voyelles antérieures. Son opinion ne peut s'appuyer sur des phénomènes analogues, constatés par lui en Mongolie occidentale: le déplacement en question s'y est fait probablement sous l'influence du dialecte khalkha, donc assez récemment.

16. La question qui nous occupe semblerait simple, si le mot *mönke* 'éternel' ne venait la compliquer. Bien connu dans la littérature, comme l'épithète fréquemment employé du Ciel, divinité suprême chez les Mongols et comme nom de leur quatrième Empereur, il a causé bien des soucis aux savants.

Le moine Habbacoum, déchiffrant une inscription en alphabet 'phags-pa sur un *p'ai-tseu* découvert dans le district de Minoussinsk, confondit l'épithète du Ciel avec le nom de l'Empereur, ce qui provoqua une polémique des plus animées entre les orientalistes russes du temps: Schmidt, Grigoriev, Hiacynthe Bitchourin, Spasskiï, Banzarov. La question capitale, passionnément discutée, sur l'origine de l'écriture 'phags-pa et la possibilité de rapport entre celle-ci et le khan Mönke, fut bientôt élucidée: mais il en restait une autre, de détail, concernant la place du mot *mönke*, en tant qu'épithète du Ciel, sur le *p'ai-tseu*, qui demeura insoluble et qui l'est restée, à vrai dire, jusqu'à présent.

Ce *p'ai-tseu* est bien connu, ne fût-ce que par une reproduction excellente dans l'édition du récit de Marco Polo, publiée par H. Yule et H. Cordier. A l'examiner avec attention, on peut conjecturer que les Mongols tenaient à ce que les mots désignant 'le Ciel' et le 'khan' fussent placés sur même niveau. Mais alors, il fallut se demander où placer l'épithète *möŋke*, qui précède le mot 'Ciel'. Pour résoudre cette difficulté, on s'adressa vraisemblablement aux Chinois, réputés connaisseurs en étiquette et en technique, et ceux-ci proposèrent de placer le mot *möŋke* au-dessus des deux lignes et, en quelque sorte, entre elles, ce qui permettait d'observer une certaine symétrie.

L'inscription faite ainsi en caractères chinois pouvait être admise, car le caractère qui exprimait le mot 'éternel' serait placé en entier au-dessus des lignes; mais en langue mongole, il occupa trop de place et se trouva entre les lignes, ce qui pouvait engendrer quelque malentendu, comme dans le cas de *Habbaccum*.

Il faut bien dire que les Mongols avaient là un problème insoluble, ce qui explique que, dans la lettre d'Arġun, on ne compte pas, dans le premier cas (ll. 1—2), avec l'étiquette, et, dans le second (ll. 29—30), on omit tout simplement le mot *möŋke*.

Une autre circonstance qui suscitait quelque étonnement était, que Plan Carpin ne désignait pas *Möŋke-khan* sous son nom mongol, mais sous celui de *Mengu*, tandis que Rubruck l'appelait *Mangu* et ce fut ce dernier nom qui se généralisa dans la littérature. Mais dès 1913, M. Pelliot constata qu'à la cour mongole, simultanément avec la forme mongole (*Möŋke*), était usitée la variante turque *Mängü*, variante que précisément les missionnaires reproduisirent, comme ils le purent, en alphabet latin.

Une épître de l'empereur Güyüg, retrouvée quelques années plus tard et publiée également par M. Pelliot, confirma ses dires, le mot مَنگُ *mängü* figurant dans la formule initiale.

17. Reste enfin la question de la voyelle *o*, inscrite par les Mongols dans la première syllabe du mot *möŋke*. Nous venons de voir, qu'en tant qu'il s'agit de documents d'écriture ouïgoure-mongole, la solution ne présente guère de difficultés; ce qui la complique, c'est que dans les documents d'écriture 'phags-pa, il existe des particularités encore plus singulières. Elles avaient attiré déjà l'attention de Bobrovnikov; Pozdnéev s'en

était fort préoccupé, M. Pelliot et Vladimirtsov les avaient scrutées avec le plus de résultats, mais même les conclusions de ces deux savants suscitent certains doutes.

Vladimirtsov¹ prétend que dans les inscriptions 'phags-pa, le mot en question est rendu soit comme *movk'a* soit comme *movk'e*. Ce n'est pas exact : *movk'a* n'a été constaté, à ma connaissance, qu'une seule fois, dans un *p'ai-tseu* découvert en Transbaïkalie, près du village de Niukskoye; partout ailleurs, nous n'avons que *movk'e*, aussi bien comme épithète du Ciel, que comme nom du khan. Nous avons donc droit, jusqu'à un certain point, de considérer cette dernière forme comme étant normale, et la première comme exceptionnelle.

Encore en 1913, M. Pelliot avait émis l'opinion que l'écriture 'phags-pa » distingue en mongol *o* et *ö*, *u* et *ü*, mais elle dispose en outre d'un signe vocalique spécial, non mouillé, intermédiaire entre *u* et *o*, et c'est précisément lui qui est employé pour transcrire la voyelle labiale du mot mongol signifiant 'éternel' «².

Vladimirtsov se range jusqu'à un certain point à cette opinion, lorsqu'il dit que le signe de l'écriture 'phags-pa, qui désignait *o* était usité, autant dans les mots de classe postérieure, que dans ceux de l'antérieure, et qu'il servait probablement à indiquer un *o* plus antérieur et plus étroit³.

Ces raisonnements peuvent bien induire en erreur. En réalité, voici ce qu'il en est.

L'alphabet tibétain, qui avait servi de base à l'alphabet 'phags-pa, possède des signes particuliers pour *o* et *u*, mais il n'en a point pour *ö* et *ü*. C'est pourquoi on admit pour règle en 'phags-pa, que chaque fois qu'il faudrait rendre les voyelles mongoles *ö* et *ü* de la première syllabe, on fait précéder le signe pour les voyelles *o* et *u* par celui d'*e*. Mais il arrive fréquemment que l'on omet ce signe devant celui de *u*, c'est à dire qu'on écrit *ü* comme *u* (par ex., sur les *p'ai-tseu* on écrit constamment *k'učun*, *buširek'u* etc.), tandis que pour rendre la voyelle *ö* on n'omet pas la lettre *e*, à une unique exception près qu'est précisément le mot

¹ *Сравн. грам.*, p. 167.

² JAs, mars-avril 1913, p. 453, note.

³ *Сравн. грам.*, p. 167.

monke. On ne peut donc affirmer qu'en écriture 'phags-pa, il existât un signe spécial pour *o* ou bien *u* : on rend, tout bonnement, *ö* par *o* (dans un seul mot), ou bien *ü* par *u* (dans divers mots). Ceci ne doit pas nous surprendre, tout se réduisant à certains flottements d'orthographe mongole qui imite, probablement, l'orthographe ouigoure. Il ne faudrait pas non plus en conclure que la langue mongole du XIII^e s. possédât, dans ces cas, des voyelles spéciales.

18. L'orthographe *monqa* ou *monxa* n'est pas claire, n'ayant pour base aucune donnée phonétique ou graphique et n'ayant été constatée qu'en un seul cas. Il est permis de croire que c'est une erreur, commise par suite de la faible extension de l'écriture 'phags-pa et de l'ignorance, de la part du graveur, de la langue mongole. On remplaça le signe pour *k* antérieur par la lettre rendant le *q* postérieur, tout comme, dans d'autres cas, on remplaçait *k* par *g*.

Ce ne serait pas l'unique erreur, engendrée par des artisans. Une autre, qui saute aux yeux, se trouve sur un *p'ai-tseu* également originaire de la Horde d'Or et contenant le nom du khan Toktoya, gravé en lettres ouigoures. Ce nom nous est donné, sous sa forme correcte, dans l'épître d'Ölžejtū (l. 23), et la dernière lettre s'y trouve séparée. Or, sur le *p'ai-tseu*, le graveur l'a rapprochée du mot entier de façon toute mécanique, ce qui a produit, à la fin, une ligature extraordinaire, impossible à articuler. A. Pozdnéev, qui publia cette inscription, en fit »Toktogen«, prononciation qui offusque tout vrai mongolisant, mais qui n'en est pas moins entrée dans la littérature¹. Si, dans l'exemple en question, on a pu commettre une erreur dans le nom même du khan, à plus forte raison a-t-on pu se tromper dans le mot *monke*, sur un autre *p'ai-tseu*.

En ce qui concerne le mot qui nous intéresse, Vladimirtsov se rendait déjà compte, que les Mongols du XIV^e s., tout en l'écrivant diversement, le rangeaient dans la classe antérieure. Il faut aller encore plus loin et constater que rien n'autorise à y discerner telle ou telle voyelle spéciale. Ceci étant admis, il serait

¹ La leçon »Toktogü« que donne Fraehn dans sa description des monnaies de la Horde d'Or évoque également des doutes sérieux.

préférable, à mon sentiment, d'abandonner l'orthographe *movka*, suivie par M. Pelliot jusqu'en ces derniers temps, et, d'après lui, par les autres savants, et de s'en tenir à *möwke*, qui correspond à ce que nous trouvons en usage dans tous les dialectes modernes, tant mongols que turcs.

19. Un phénomène d'orthographe inverse est présenté par les mots: *mörile-*, dans l'épître d'Arγun (ll.10—11, 15) et *möži*, dans celle d'Ölžeitü (l.17), au lieu des formes littéraires postérieures *morila-* et *moži*. Preuve évidente, ici, de l'influence de la prononciation réelle qui s'est conservée en oïrate, tant en langue littéraire que dans le dialecte kalmouk¹.

20. *-idu* et *-lča* sont les suffixes bien connus des verbes réciproques et comitatifs. Dans la langue littéraire actuelle, la différence entre ces suffixes s'est graduellement effacée et il leur arrive souvent d'être pris l'un pour l'autre; au surplus, *-idu* adopte souvent la forme de *-lda*. Dans les épîtres des il-khans, les deux suffixes ont gardé leur signification et leur aspect primitifs, et apparaissent distinctement différents l'un de l'autre.

21. *ögiye* (l. 21). C'est ainsi que je déchiffrai ce mot dès 1923, sans me rendre compte alors de l'origine de cette forme. En 1929, toutefois, Vladimirtsov fit remarquer que la racine *ög-* 'donner' produisit en mongol les deux thèmes: *ögü-* (actuellement, écrit plutôt *öggü-*) et *ögi-*², mais il n'a tiré aucune conséquence de ce fait curieux. Or il y en a une, fort intéressante.

Les finales *ü* et *i* sont des voyelles de liaison. Elles sont bien connues dans les langues turques et devaient exister autrefois, à côté l'une de l'autre, également en mongol. Mais, avec le temps, les Mongols ne conservèrent, dans ce rôle, que la voyelle *u* ~ *ü*: quant à *i*, elle ne s'est conservée que dans quelques exemples, devant la consonne *y*. Outre les formes du thème *ögi-*, citées par Vladimirtsov, se rangent ici, comme M. Poppe l'a déjà pressenti dans ses *Geserica*, les terminaisons de l'instrumental *-i-yar* et du possessif *-i-yan*, qui alternent avec *-bar* ~ *-yar* et *-ban* ~ *-yan*. La voyelle *i* sert ici de liaison, devant *y*.

¹ Позднѣевъ, *Калмыко-русскій словарь* (СПб. 1911), p. 237.

² Доклады Акад. Наук СССР — В, 1929, p. 152.

22. *tede irge abubasu* (l. 20), *yayu žoxixu* (l. 23), mais *yayun tus-a* (l. 24); dans la lettre d'Ölžeitü: *yayu ändekün ta* (l. 11), mais *yayun axuä* (l. 37). Voici des exemples de disparition du *-n* final dans des substantifs et autres parties du discours correspondantes. Toutes les grammaires de la langue littéraire mongole nous parlent de cette disparition, comme d'un phénomène fréquent, mais irrégulier. Il serait difficile, en effet, de fixer, dans cette langue, quelque régularité pour le cas en question. Il en est autrement pour les dialectes vivants, tels que kalmouk, khalkha, bouriate: *-n* y est demeuré dans certains cas, tandis que dans d'autres, tel que l'accusatif ou l'adverbe, il disparaît constamment. Dans la vieille langue cette régularité existait probablement aussi.

Remarquons encore l'emploi fréquent de *-n* dans les adjectifs et les participes futurs: *mayun* (Ölžeitü, l. 20), *ändekün* (l. 11) et autres.

23. *tede irge* (l. 20), *žirγuyan xayučid* (l. 33), dans la lettre d'Ölžeitü: *uridus sayid äbüge sayin äčige sayin axa* (ll. 13—15), *ilčün-iyen äsen-ü belegüd-iyen ileldügsed* (l. 11), *dotuyan žayud dörben od* (l. 40), *naïman xayučid-ta* (ll. 41—42). On a déjà fait observer que, dans les anciens documents mongols, le pluriel est beaucoup plus fréquemment employé que dans la langue littéraire classique: les expressions citées ici des lettres des il-khans en constituent les exemples les plus caractéristiques.

24. *Irad Barans* (l. 4). Dans la lettre d'Ölžeitü il a pour corrélatif *Iridüwerens*. C'est manifestement de cette façon que les Mongols tâchaient de reproduire le terme français: 'roi de France', et non l'italien 're di Francia', généralement adopté dans le Proche Orient. Quant au nom *Franc*, Arγun l'écrit *Berew*, Ölžeitü *Wirew*.

25. *nmduni* (l. 5). Tous les investigateurs sont d'accord pour lire ce mot *namduni*, le tenant pour le datif du pronom de la 1^e personne, correspondant à la forme *namadur* de la langue littéraire. Seulement, il présente trois particularités. L'absence de *a* de la première syllabe pouvait être expliquée par l'usage de l'orthographe ouïgoure, dont les traces se retrouvent fréquemment dans les anciens documents mongols. Le même usage aurait pu entraîner l'omission du second *a*: mais ici, Vladimirtsov

avance la conjecture que ce peut être la disparition, généralisée déjà à cette époque, de la voyelle non accentuée au milieu du mot, comme on le rencontre constamment dans les dialectes contemporains, et il en cite, à l'appui, d'autres anciens exemples¹. Comme la lettre d'Arγun présente encore d'autres singularités de la langue mongole vivante du temps, il est fort possible que l'auteur ait raison.

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est la présence du *ni* final, apparaissant après la terminaison du datif *-du*. A prendre les choses normalement, on pourrait y voir le suffixe possessif de la 3^e personne, possédant, dans les dialectes vivants, tels que le kalmouk, précisément la forme *-ni* ($> -\acute{n}\acute{a} > -\acute{n}$). Le mot en question signifierait alors : 'à moi qui appartiens à lui ou à eux', c'est-à-dire au Ciel et au khaghan, soulignant ainsi la dépendance d'Arγun des êtres suprêmes, cités dans la formule initiale. Sans entrer dans d'autres explications, Vladimirtsov rend *ni* par la particule russe *же* 'or, aussi', lui assignant, semble-t-il, une signification démonstrative.

Toutes ces singularités obligent à se demander si le mot a été exactement interprété. Le doute est d'autant plus plausible qu'Arγun parle de lui-même, non au singulier, mais au pluriel (ll. 11, 3, 31), comme le fait aussi Ölžeitü. Peut-être faut-il lire ici *manduni*, 'à nous', ou encore y voir quelque adverbe de temps, ou autre, par ex. du sens de 'naguère, il y a peu de temps', bien qu'aucun adverbe pareil ne semble être usité aujourd'hui.

26. *Üge manu* (l. 3), *bičig manu* (l. 31). Les Mongols désignaient du nom de *bičig* tous les documents, en tant qu'actes par écrit, indépendamment de leur sujet et de leur origine. Ce terme est placé à la fin du document : *bičig manu ... bičibej*.

Mais il y avait encore deux autres mots en usage. C'était *žarlıy* (orthographié *žrtly*), pour désigner les décrets impériaux. Dans les inscriptions de l'Orkhon, le même sens est rendu par le mot *sab*; plus tard, on trouve encore, dans les documents turcs, le mot *yrly*.

Les décrets d'autres personnages étaient désignés par le mot *üge* (dans les documets turcs, *söz*).

Pour désigner les 'édits', les chancelleries mongoles en Chine employaient le terme 旨 *tche*, en y ajoutant 聖 *cheng* (*cheng-*

¹ Сравн. грам.м., p. 395.

tche), pour l'édit de l'empereur, 懿 *yi* (*yi-tche*) pour celui de l'impératrice et 令 *ling* (*ling-tche*) pour les édits princiers¹.

27. *ämegülbesü* (l. 22). Schmidt a lu ce mot *ergigülbesü*; Abel-Rémusat et, après lui, Pozdnéev lisaient *amegülbesü*, mais sans indiquer comment il fallait le prononcer. Probablement, ils ne savaient s'expliquer ce que signifiaient les deux traits au commencement du mot. Pour moi, je proposai dans mon article deux variantes: *nemegülbesü* et *emegülbesü*. Plus tard, j'imaginai encore une troisième variante: *egegülbesü*. M. Klukin a fini par choisir *nemegülbesü* 'si l'on ajoute'.

Après avoir mûrement réfléchi et pesé toutes les possibilités, je considère la leçon *emegülbesü*, comme la plus vraisemblable; l'absence du point, auprès du trait initial, y fait voir *ä*, plutôt que *nä*, et *m* est identique à celui du mot *kemen*, qui revient plusieurs fois dans la lettre. Il s'élève pourtant une difficulté, que j'ai déjà fait remarquer: on n'a pas constaté, en mongol, l'existence des verbes *eme-*, soit *emegül-*. Mais il ne faut pas exagérer cette difficulté.

Nous avons, en mongol, le mot *emgeg* 'atteinte à la santé, douleur', existant aussi, avec un sens semblable, dans les dialectes turcs ('Anstrengung, Qual, Leiden, Schmerz'²); nous y avons aussi le verbe *ämgä-* 'gequält sein, sich plagen', d'où dérive, évidemment, mo. *ämgäg*. Ces mots doivent tous avoir une origine commune avec la racine: turc *äm-*, mo. *eme-*, qui ne s'est maintenue, cependant, que dans les mots dérivés.

28. *ilčün-iyer öči ü iler-ün* (ll. 7—8) 'par les messagers parlant, tu envoyas'. C'est ainsi qu'est exprimée la pensée: 'tu envoyas dire par les messagers', ou plutôt 'tu envoyas des messagers pour dire'. Ce devait être une expression souvent employée, car, quelques lignes plus loin (25—28), nous avons une phrase construite de façon analogue: *ilčün-iyer-iyen... ögčü ilebesü* 'si tu envoies donner par ton messager', c'est-à-dire 'si tu envoies ton messager pour offrir', ou encore 'si tu envoies par ton messager'.

¹ Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, T'P 1904, pp. 368, n. 3.

² Radloff, *Wb* I, col. 959—961, Bang — von Gabain, *Analytischer Index*, p. 10.

Une expression analogue figure également dans la lettre d'Ölžeitü (ll. 10—11).

29. *ali bar kelen aman ilčîn* (ll. 24—25). Schmidt traduit : 'Gesandte von allerlei Zungen und Sprachen', et les savants suivants, sans excepter M. Klukin, acceptèrent cette version. Pourtant elle éveille quelques doutes : pourquoi les Mongols auraient-ils consacré une attention particulière à la langue et à la nationalité des messagers qui allaient leur apporter des cadeaux d'Occident ? Eux-mêmes n'attachaient jamais d'importance à la nationalité de leurs propres messagers, profitant des services de gens de toute espèce, du moment qu'ils les jugeaient capables de remplir telle ou telle mission. Ils ne cherchaient pas non plus à se rendre exactement compte de la structure de l'Europe occidentale, au point de vue ethnographique, si bien que, par un vieil usage dans tout l'Orient, ils désignaient tous les peuples qui l'habitaient par l'appellation générale de Francs. Il devait leur être parfaitement indifférent, qui serait celui qui leur arriverait de là-bas en caractère de messager chargé de cadeaux.

Par ailleurs, il s'agit de considérer d'autres circonstances.

Le fait d'avoir envoyé, de France, des cadeaux aux Mongols, trouve son écho dans la lettre d'Ölžeitü où nous lisons : *alibar üges-iyen öcižü ilčîn-iyen äsen-ü belegüd-iyen ileldügsed* (ll. 10—11). Ce qui frappe, c'est l'accord évident des parties correspondantes de ces deux épîtres ; cela permet de supposer qu'ici et là, il est question, d'abord, de faire parvenir des nouvelles, et ensuite, des cadeaux. En un mot, *alibar kelen aman*, de la lettre d'Arğun semble correspondre à *alibar üges* et, par conséquent, la première expression doit être comprise ainsi : 'messagers avec des nouvelles quelconques' ou, à la rigueur, 'quelques messagers que ce soient, avec des nouvelles'.

Kelen 'langue', peut signifier aussi, nous le savons, 'nouvelle' (comme dans les autres langues). L'héndyadyoin *kelen aman* est également connu. Chez Sayan (Sana) Sečen il est question de *kelen aman ügei görügesün*, ce qui veut dire : 'animal nonparlant' (dans la traduction de Schmidt : 'das sprachlose Wild'¹). Donc, au XIII^e s., il pouvait bien exister un terme spécial pour désigner des messagers, chargés de porter des nouvelles.

¹ *Ssanang Ssetsen*, pp. 90—91.

30. *žigür-e ayulγan* (ll. 25—26) 'mettant dans l'aile'. C'est le passage le plus incompréhensible de la lettre d'Arγun, comme le fait observer, avec raison, M. B. Bogdanov¹. Schmidt le traduit: 'Tribut.. bringend', tout en remarquant qu'il ne connaît pas le mot *žigür-e*; M. Klukin le rend par 'interrogeant exprès'² et M. Bogdanov par 'en toute hâte'. M. Pelliot a aussi ses conjectures, qu'il garde jusqu'à présent pour lui, pour la raison que, ni les siennes, ni aucune de celles des autres savants, ne s'imposent par elles-mêmes, faute d'autres phrases analogues³.

L'avis de M. Pelliot est sûrement justifié. On ne pourra résoudre l'énigme de ces mots avec une certitude absolue, que du jour où l'on aura découvert quelque expression correspondante dans d'autres sources mongoles. Aussi n'est-ce qu'à titre de nouvelle hypothèse que je ferai remarquer deux circonstances.

Le mot 'aile' possède, dans plus d'une langue, le sens de 'tutelle, protection'. En ture-osmanli on emploie, dans le même sens, le mot *qanat*. Il en pouvait être de même en mongol et l'expression *žigür-e ayulγan* pouvait signifier 'mettant sous la tutelle'. Cette acception, néanmoins, ne me satisfait pas moi-même; on ne conçoit pas en effet que, dans un document officiel, laconiquement rédigé, on annonçât que non seulement les cadeaux seraient envoyés par des messagers, mais encore, chose superflue, qu'ils seraient mis sous leur tutelle.

Mo. *žigür* signifie, non seulement 'l'aile de l'oiseau', mais encore, comme le fait remarquer, avec justesse cette fois, M. Klukin, 'flanc, côté d'autres objets'⁴. Ainsi, *žigür* peut être appliqué à une porte latérale, à côté de la principale; on s'en sert aussi en parlant de fonctionnaires subalternes, auprès d'un supérieur; ainsi, l'on connaît le terme: *žigür-ün sayid* 'vice-ministre' (chinois 侍郎 *che-lang*). Alors, *žigür-e ayulγan* ne pourrait-il pas signifier 'mettant de côté, plaçant au second plan, donnant une mission supplémentaire'? Dans ce cas, ce terme serait en rapport étroit avec *kelen aman ilčün*, ainsi que je le comprends, c'est-à-dire qu'Arγun déclare qu'il ne demande pas qu'on lui envoie des cadeaux par les messagers exprès, mais par ceux qui

¹ Доклады Акад. Наук СССР — В, 1927, pp. 237—239.

² О чем писал, pp. 30—32.

³ T'P XXVIII (1931), p. 137.

⁴ О чем писал, p. 31.

seront chargés de lui apporter des nouvelles. Ce qui veut dire qu'on lui envoie les cadeaux, lorsqu'il s'en présentera l'occasion.

31. La lettre d'Arγun contient deux dates : celle de sa rédaction et celle de l'expédition projetée contre l'Egypte. La solution de ces dates se heurte à certaines difficultés dont j'ai eu l'occasion d'écrire¹. Car on ne sait pas encore quand les Mongols de Perse inauguraient leur nouvel an.

II. Lettre d'Ölžeiitü

32. Transcription du texte

1. *Ölžeiitü sultan üge manu*
2. *Iridüwerens sultan-a*
3. *ärteneče, ta būrin*
4. *Wirevüd irgen-ü suttad*
5. *manu sayin*
6. *älinček sayin*
7. *äbüge sayin*
8. *äčige sayin*
9. *aγa-dur amiraldužu xota bar bögesü oyir-a metü*
10. *sedkižü alibar üges-iyen öčižü ilčin-iyen*
äsen-ü
11. *belegüd-iyen ileldügsed-i yayu ändekün ta*
edüge
12. *töri-yin küčündür*
13. *bida yeke or-a sayırsan-dur uridus sayid*
14. *äbüge sayin*
15. *äčige sayin*
16. *aγa-yuban žrly žasay-i buši ülü bolıan belen žasay-*
san möži uridus sayid-tuy-a ž-a kemeldügsen-i
17. *ülü talbin andayayar metü sedkižü urida-*
xıyača ülemži
18. *amraldužu ilčin-iyen ileldün ay-a kemen*
sedkižü an buyu ba
19. *bida aγanar degüner mayun xaračus-un tašiıy-a*
üges-iyer

¹ RO IV (1928), p. 137.

21. *dor-a xočaruččažu bülegei edüge*
22. *töri-de sedkil ögdežü*
23. *Temür-ğayan, Toytoy-a, Čabar, Toy-a terigüten*
24. *bida*
25. *Čingis ğayan-u uruy-ud döčin od-ača inayši-*
26. *da čimadulčayсан-i edüge*
27. *töri-de ibegdežü būrin ağa degü žoxilduxu naran*
28. *uruyuxı Nangiyas-un yažar-ača abun Tału*
dalaı-dur
29. *kürtele ulus barildužu žamud-ıyan uyayulbaı*
30. *bidan-u žayur-a ken buši sedkibesü būriyer anu*
deger-e
31. *ömerin bayiy-a kemen üge barildubai edüge*
32. *manu sayid*
33. *äbüge sayid äčige sayin ağa-dur amralduysan*
34. *yosu tanu ker talbıxun kemežü äde Mamı,*
Tuman xoyar-i
35. *ilebei tani olan Wirepüd-ün sultad-i bar xamtu*
36. *žoxilduxu amui kemen öčigdebei ünen-kü*
žoxilduxu-ača
37. *sayin yayun axui edüge*
38. *bidan-dur ba tandur bar ülü žoxilduxun-i*
39. *töri-yin kücündür būriyer deger-e anu ömerin*
bayıxuyi
40. *töri medetügei bičig manu doluyan žayud dörben od-*
41. *tur moyai žil žunu terigün sara-yin naiıman*
42. *ğayučid-ta Aliyan-a büküi-dür bičibeı.*

33. Traduction

(1—2) Nous, Sultan Ölžeitü, disons :
à Iridüwerens (Roi de France).

(3—11) Vous tous sultans du peuple des Francs, pourquoi oubliez-vous que, demeurant depuis longtemps en relations amicales avec Notre noble arrière-grand-père, avec Notre noble grand-père, avec Notre noble père et Notre noble frère aîné et pensant, comme si vous étiez près, quoique vous étiez au loin, vous vous envoyiez mutuellement des messages pour vous informer de diverses nouvelles et des cadeaux de santé.

(11—19) Maintenant que par la force du Ciel Nous sommes monté sur le trône, Nous Nous proposons de ne pas changer les édits et les dispositions de Nos prédécesseurs, Notre noble grand-père, Notre noble père et Notre noble frère aîné, de ne pas ignorer ce qu'il était convenu avec les précédents chefs de provinces, qui possédaient une organisation achevée, mais de le garder comme chose jurée et de demeurer (avec vous) en relations plus amicales qu'auparavant et aussi de nous envoyer mutuellement nos messages.

(20—21) Nous, frères aînés et cadets, par suite des paroles perverses de sujets méchants, nous étions frappés d'un tort.

(21—29) A présent nous, Temür-ḡayan, Toγtoγa, Čabar Toga et autres, descendants de Gengis-khan, nous avons obtenu du Ciel l'inspiration et avons apaisé, grâce à la protection du Ciel, les récriminations réciproques (qui duraient) depuis 45 ans jusqu'à présent, et avons uni nos états (*ulus*), depuis la terre des Nangiyas où le soleil se lève, jusqu'à la mer de Talou et avons fait lier nos relais postaux.

(30—31) Nous nous sommes liés par la parole, que, si jamais quelqu'un de nous pense autrement (c.-à-d. intrigue), nous tous en commun nous nous défendrons contre lui.

(31—35) Maintenant, ayant pensé : comment ignorer votre usage, que vous étiez en relations amicales avec Notre noble grand-père, Notre noble père et Notre noble frère aîné, Nous vous avons envoyé Mamalaγ et Toman.

(35—37) Nous avons été informé que vous, nombreux sultans des Francs, vivez tous en concorde entre vous. En vérité, que peut-il y avoir de meilleur que la concorde ?

(37—40) Si maintenant quelqu'un ne serait pas en concorde avec nous ou avec vous, alors, par la force du Ciel, nous nous défendrons en commun contre lui, que le Ciel le sache.

(40—42) Notre lettre est écrite en l'an 704, année du serpent (1305), huitième jour de la dernière décade du premier mois d'été, quand nous étions à Aliyan".

Commentaires

34. L'épître d'Ölžeitü donne l'impression d'avoir été remaniée dans sa première rédaction, sans que ces remaniements eussent été ensuite assez soigneusement ajustés au texte, ce qui fait que certaines idées y ont l'air d'emboîter les unes sur les autres.

Malgré cela, la teneur en est généralement claire et la lettre ne contient presque aucun mot inconnu ou rare, si bien que l'interprétation de ce document n'offre pas de telles difficultés auxquelles nous nous heurtons dans la lettre d'Arγun, dans l'ensemble, mieux rédigée. Schmidt en a rendu le texte de façon suffisamment compréhensible, si bien qu'il avait été admis, dans le monde savant, que toutes les difficultés à peu près en ont été résolues ; aussi, s'y intéressait-on beaucoup moins qu'à l'épître d'Arγun. Seul M. Klukin, si sceptique pour les travaux de ses prédécesseurs, soumit de nouveau cette lettre à l'examen, mais en général il ne fit aussi que suivre les traces de Schmidt, insistant même sur la justesse de la plupart de ses interprétations.

Il n'en faut pas moins constater que, chez Schmidt, la leçon de plusieurs mots est fausse et la traduction de quelques passages, erronée ; qui plus est, l'idée directrice de la lettre n'est pas mise clairement en relief.

L'épître d'Ölžeitü présente quelques singularités de forme. Avant tout, l'on remarque dans le texte l'absence de la formule initiale par laquelle débute habituellement tous les écrits officiels mongols. Cependant, dans le corps de l'épître, Ölžeitü, bien que musulman lui-même, invoque à plusieurs reprises le Ciel, puissance chamanique suprême qui gouverne le monde ; même son propre avènement au trône, il l'attribue à la faveur de cette puissance.

Ensuite, Ölžeitü se qualifie d'un titre, emprunté au monde musulman, celui de sultan. Il applique le même titre également aux souverains européens, entre autres, au roi de France. Pour la première fois, peut-être, un souverain mongol paraît se mettre ici sur pied d'égalité avec des personnages régnant en pays étrangers.

Malgré ces particularités, la lettre présente le caractère d'un édit.

35. *Ölžeitü* (l. 1), *naïman* (l. 41). Dans les lettres des il-khans et dans les autres documents anciens de langue mongole, les diphtongues sont rendues de la même façon que dans la littérature classique : au milieu des mots, par la voyelle + *yi* ; à la fin, par la voyelle + *i*. Dans la lettre d'Ölžeitü, nous trouvons les deux exceptions ci-dessus, dont l'une *naïman*, s'est conservée chez les Mon-

gols jusqu'à nos jours. Vladimirtsov ne la considère¹ que comme une particularité graphique; son opinion se trouve confirmée par le fait que, dans les documents d'écriture 'phags-pa, les diphtongues s'écrivent, dans les mots précités, de façon habituelle.

L'orthographe des diphtongues devait causer un certain embarras aux Mongols, d'où en provient le flottement. Dans ce qui nous reste de l'écriture 'phags-pa, la diphtongue *ai* est régulièrement rendue par (*a*)*yi* tandis que pour les autres, nous avons *éé*, *uè*, *üé*.

36. *or-a* (l. 13) et *büriyer* (ll. 30, 39). Nous avons là des cas obliques des mots *orun* 'lieu, lit, trône', et *bürin* 'chacun, tous'. Ces formes méritent d'être prises en considération: il est probable que les noms à *-n* final perdaient cette finale, dans la formation de certains cas².

37. *uridaḡiyača* (l. 18). Le mot en question se trouve inscrit aussi sur le monument d'Erdeni-dzou, de l'année 1346, sous la forme: *uridaḡi-ača*³; il faut donc se demander d'où vient ce *y* qui précède la désinence? La réponse nous est fournie par les dialectes turcs qui ajoutent systématiquement un *-y-*, devant les éléments morphologiques qui commencent par une voyelle: par ex., (datif) *baba-y-a*. C'est donc, dans son genre, une consonne de liaison. Le même caractère doit évidemment être attribué aussi à *i*, dans le mot *ḡoḡilduḡui-ača* (l. 36), à côté de *ḡoḡilduḡun-i* (l. 38).

38. *ḡoḡilduḡ-un-i* (38). Au point de vue morphologique, ce semble être un participe futur, avec désinence de l'accusatif. Mais le verbe transitif exigeant l'accusatif manque ici, car *ömerin* régit *deger-e anu*. Cette forme pouvait donc signifier: 'ce qui concerne celui qui', ou plutôt être un gérondif conditionnel, avec la désinence *-ḡun-i*, tel que le connaît le kalmouk⁴.

¹ *Сравн. грам.*, p. 283.

² Voir plus haut, p. 387 (§ 22).

³ Radloff, *Atlas der Alterthümer der Mongolei* (St.-P. 1892—96), tabl. XLI, 1, et Kotwicz, *Монгольскія надписи изъ Эрдени-дзу*, Сборникъ Музея Антропологии и Этнографии V (1917), pp. 209—210.

⁴ Kotwicz, *Оным*², p. 304 (§ 275).

39. *bida* (passim), *ba* (l. 19). G. J. Ramstedt s'est déjà occupé de la différence entre les pronoms *bida* et *ba* dans son article sur les pronoms mongols¹. C'est là qu'il cite du parler des Moghols la phrase: *bida uniyóu*, où il considère la finale *-u* comme l'abréviation de *ba* 'nous'. Mais cette étymologie n'est pas sûre, car l'on aurait, dans une seule forme, la réunion de deux pronoms différant entre eux. Cependant, dans la lettre d'Ölžeitü nous avons, semble-t-il, une proposition de structure identique: (*bida*)..... *an buyu ba*, *ba* ne pouvant être évidemment autre chose qu'un pronom de la première personne du pluriel.

Mais ici, on l'a employé comme enclitique pronominale, tout comme l'on trouve, dans la même lettre encore: *yayü ändekün ta* (l. 11). Les deux enclitiques *ba* et *ta* témoignent que la langue de notre lettre tendait à former des désinences personnelles, telles qu'elles apparaissent, non seulement dans le parler des Moghols, mais aussi dans les dialectes kalmouk et bouriate; il est fort possible que plus tard ces enclitiques s'abrégeaient en suffixes et que *ba* pouvait remplacer l'un et l'autre pronom: *ba* et *bida*.

40. *anu degere* (l. 30) et *degere anu* (l. 39). Dans la première association, *anu* conserve encore le sens de pronom personnel; dans la seconde, il n'a plus que la valeur d'une enclitique qui avec le temps, est devenue un simple suffixe. Nous sommes, en quelque sorte, dans un moment de transition où la langue, ne s'étant pas encore dégagée de son ancienne construction, cherche déjà à en créer une nouvelle.

41. *ba* (Arγun, l. 28; Ölžeitü, l. 38), *bar* (Arγun, ll. 10, 23, 24; Ölžeitü, ll. 9, 35, 38).

Dans les lettres des il-khans, ces deux particules apparaissent très souvent, mais il n'est pas facile de se rendre compte s'il existe entre elles quelque différence essentielle. Le passage: *bidan-dur ba tandur-bar* (Ölžeitü, l. 38) parle plutôt pour la différence, mais, d'autre part, *ali-bar* (Arγun, l. 24) et *ker be* (Arγun, l. 28) semblent la nier. Le problème se complique d'autant plus que, dans la langue classique, on les emploie même à rebours: *aliba* et *ker ber* (à côté de *kerbe*).

¹ *Über mongolische pronomina*, JSFOu XXIII (1903), p. 2; le même, *Mogholica*, JSFOu XXIII, p. 56.

Voici les cas où nous trouvons employées dans les épîtres des il-khans, ces deux particules :

a) Auprès du gérondif conditionnel : *ɣoyina bar genübesü* (Arɣun, l. 23), *ɣola bar bögesü* (Ölžeitü, l. 9), la particule *bar* exprime le consentement : 'quoique, même'. Il est probable qu'on rendait ainsi, autrefois, les propositions concessives et, fort probablement, il n'existait pas encore de gérondif concessif. On peut conjecturer ici qu'en mandchou, le gérondif correspondant avec la désinence *-čibe*, s'est également formé du gérondif conditionnel, avec l'adjonction de la particule *ber*.

b) Après des pronoms et des adverbes interrogatifs : *ali-bar*, *ker be* (Arɣun, ll. 24, 28), les particules *bar* et *be* forment des mots indéfinis.

c) *olan Wirevüd sultad-i bar ɣamtu*, *bidan-dur ba tandur bar* (Ölžeitü, ll. 35, 38); *-bar* signifie ici : 'en général'.

d) *bidan-dur ba tandur bar* (Ölžeitü, l. 38); *ba* et *bar* remplacent nos conjonctions 'et, ainsi que' ; dans l'édit de Bouyantoukhan, où plusieurs passages pareils se succèdent, *ba* se trouve placé après le dernier mot.

e) *bida bar* (Arɣun l. 10), 'nous aussi, également'.

Bien qu'il y ait certaine nuance sémantique entre les cas énumérés ci-dessus où les deux particules sont employées, la différence est peu sensible, si bien qu'elles peuvent remplacer l'une l'autre.

Quel est le rapport formel qui existe entre *ba* et *bar*, il est difficile, pour le moment, de le déterminer. En examinant cette question, il faut prendre en considération des cas analogues : en mongol, les désinences du datif *-du* et *-dur* ; en ture, les désinences du datif *-qa* et *-ɣar*, les particules *bilä* et *birlä* et les désinences de l'instrumental : karaïme *-ba* et mo. *-bar*. Dans le dialecte oïrate, lorsqu'on forme les pronoms indéfinis des interrogatifs, on emploie très souvent la particule *bese*, qui pourrait, elle aussi, être dans n'importe quel rapport avec *ba* et *bar*¹.

La langue littéraire classique se sert des particules en question beaucoup moins fréquemment qu'aux XIII^e et XIV^e ss. Leur rôle est rempli, pour une grande part, par la particule *-ču* (kalm.

¹ А. Поповъ, *Грамматика калмыцкого языка*, Казань 1847, p.

-*čigi*, bouriate -*šči*). Aujourd'hui, la particule *ba* joue pour la plupart des cas le rôle de conjonction, employée comme autrefois, soit entre deux mots, soit après ceux-ci. L'on rencontre *bar* encore dans un nouveau rôle, auprès du sujet, au lieu de: *anu* ou *inu*. Cela justifie, peut-être, l'hypothèse de Bobrovnikov, qui y voyait une influence de la langue tibétaine¹.

Enfin, l'on trouve chacune des deux particules jointe à certains mots interrogatifs, déjà à l'état figé: *aliba*, *yambar*, *kerbe* et *ker-ber*.

Nos particules sont en relation intime encore avec deux autres: *ba* avec *ma* (*yayuma*), *ber* avec *ger* (*edeger*, *tedeger*, *bügüdeger*). De son côté mo. *ma* possède un corrélatif turc: mo. *yayuma*, turc *nämä*.

Ces analogies prouvent que l'étymologie de *ba* et de *bar* exige encore des recherches, dans le vaste domaine des langues altaïques.

42. *Dor-a xočarutčažu* (l. 21). Schmidt et M. Klukin ont lu le premier mot: *dur-a* 'désir, volonté', traduisant la proposition citée par: »ils ont perdu envers eux la bonne volonté, ils ont rompu leurs bons rapports«. Ce qui s'oppose avant tout à cette interprétation, c'est que nous n'avons pas ici un verbe réciproque, mais un verbe comitatif, et, comme nous l'avons déjà vu², les deux verbes se détachent distinctement dans les lettres des il-khans; ensuite, le verbe *xočarutča-* n'a pas de sens transitif, mais neutre: 'rester en arrière, derrière les autres'. C'est pourquoi je proposerais une autre leçon: *dor-a* 'en bas'. Il est vrai qu'en langue littéraire, ce mot est orthographié *dour-a* (*doypura*), orthographe que p. ex., présente la stèle d'Erdeni-dzou; mais comme en langue kalmouke nous avons le corrélatif *dor-o*, avec un *o* bref, l'on peut admettre que la langue mongole possédait aussi deux formes différentes: l'une avec *o* bref, l'autre avec *ō* long. Le sens de la phrase serait que tous les frères se trouvaient dans une situation pire que les autres, ce qui ferait antithèse à l'expression: *deger-e bolxu* 'être en haut, être meilleur'.

43. *sedkižü an buyu ba* (l. 19) '(ainsi) pensant nous vivons' ou, plus simplement, 'ainsi nous pensons'. Schmidt a lu: *sedkižü*

¹ А. Бобровниковъ, *Грамматика монгольско-калмыцкаго языка*, Казань 1849, p. 182 (§ 308).

² P. 385 (§ 20).

ene buyu et traduit 'dieses sind meine Gedanken', mais ce serait une construction défectueuse, car il faudrait dire: *sedkikü ene buyu*. Ce n'est pas, ici, le pronom *ene*, mais le gérondif *an* du verbe *a-*, de même que la forme *ay-a*, deux mots auparavant.

44. *žrly žasay* (l. 16) 'édits et ordonnances'. Abel-Rémusat et, après lui Schmidt ont lu: *žalak žasak* (ou *jalak jasak*), 'Regierungsweise'; mais le premier mot éveille des doutes; aujourd'hui, on peut le lire, avec certitude, *žrly*, forme habituelle du mot *žarlıy*, dans les anciens documents.

45. *ömerin* (ll. 31, 39). C'est un vocable rare que Schmidt ne devait pas connaître, car il l'a transcrit en lettres mongoles, d'accord avec l'original: *ömerin* et, en lettres latines: *umarin* et l'a traduit 'herfallen'¹. Kowalewski, non plus, ne le connaissait pas, mais Golstounskiï le reproduit déjà et M. Klukin, suivant ce dernier, fait observer justement qu'il signifie: 'se défendre en commun, intervenir'². Nous le trouvons dans l'*Histoire secrète des Mongols* (§ 76), où il est question d'un chacal qui défend son terrier, quand on le remue. De même, dans la lettre d'Ölžeiti, il ne doit pas être question d'offensive, mais d'une action défensive contre les semeurs de discorde et les fauteurs de troubles.

Ce verbe a une construction assez singulière: *degere ... ömerin*, 'se défendre de quelqu'un'.

46. *amiraldužu* (l. 9), *amraldužu* (l. 19), *amralduysan* (l. 33), 'être en relations amicales', ont certainement un rapport avec le mo. *amaray* 'ami, amical, aimé'. Tout ces mots doivent être congénères avec les mots mongols et tures qui signifient 'tranquillité': mo. *amu-*, *amura-*, *amara-* 'être tranquille, se reposer', ture (dialectes divers de Sibérie Occidentale) *amır* 'Ruhe, Frieden', *amıra-* 'sich beruhigen', *amıraq* 'friedfertig', *amıra-* 'sich ausruhen', *amraq*, 'ruhig, friedlich', ouïg. *amuł* 'sanft, ruhig'. Les formes turques ne manquaient pas d'influencer les mongoles; ou bien, peut-être, réagissaient-elles réciproquement les unes sur les autres. Telle doit être la raison du fait, que nous trouvons dans l'épître d'Ölžeiti des formes attestées dans les dialectes tures.

¹ *Philologisch-kritische Zugabe*, pp. 12—13, 15—16.

² *Письмо Ульдзэиты*, pp. 17, 22.

47. *belen žasagysan möži uridus sayid* (ll. 16—17). M. Kluckin lit *möri*, aulieu de *möži*, et suppose qu'il est question du mode de gouvernement installé par les prédécesseurs d'Ölžejtū. Cette interprétation s'accorde jusqu'à un certain point avec la traduction italienne contemporaine. Par contre, Schmidt a lu *möži*, 'province', mais dans les mots *uridus sayid* il a vu également les ancêtres d'Ölžejtū. A en croire l'interprétation de ces deux savants, quelqu'un se serait entendu avec ces aïeux, quant au mode de gouvernement, mais la personne de ces interlocuteurs n'a point été consignée et le tout présente une allure singulière. C'est ce qui a dû obliger d'Ohsson à en donner une tout autre traduction: 'ce que ces bons aïeux vous ont promis', que Howorth a répétée après lui¹.

Voici comment je conçois ce passage. Quand les Mongols avaient envahi un pays, ils en détruisaient d'habitude l'administration antérieure, pour introduire la leur. Mais il arrivait, exceptionnellement, surtout si les autorités du pays se soumettaient volontairement et sans résistance, que les Mongols laissaient l'ancien pouvoir à sa place, lui accordant, sous certaines conditions, son autonomie. C'est la situation qui trouve précisément son expression dans l'épître d'Ölžejtū. *uridus sayid*, ce ne sont pas les aïeux d'Ölžejtū, mais les anciennes autorités des pays auxquels les Mongols ont conservé leur autonomie: *belen žasaysan möži* 'possédant une administration toute prête'. Les Mongols s'entendaient avec ceux-ci, en quelque mesure, quant à leurs rapports mutuels: *ž-a kemeldügsen*. Ölžejtū déclare donc que, d'une part, il ne change pas les édits et les ordonnances de ses aïeux dans les pays conquis et gouvernés selon de nouvelles lois; et que, d'autre part, il n'enfreint pas l'entente conclue avec les autorités des pays, auxquels fut conservée leur autonomie.

48. *Andayayar* (l. 18) 'serment'. C'est un fait bien connu, dans l'histoire des conquêtes mongoles, que ces conquérants se servaient fréquemment de toute espèce des promesses, à titre de ruses de guerre et qu'ensuite, ils les violaient sans le moindre scrupule.

¹ D'Ohsson, *Histoire des Mongols* IV, p. 588; Howorth, *History of the Mongols* III, p. 574.

L'épître d'Ölžejtū jette une lumière sur cette question. Les Mongols distinguaient les simples promesses et accords (*ža kemeldügsen*, l. 17) du serment (*andayayar*). Les premières, ils ne les considéraient pas comme obligatoires pour eux; on pouvait ne pas en tenir et même, les violer. Le second était scrupuleusement respecté. Ainsi, il devait exister, entre promesse et serment, une différence de forme extérieure. Il est un fait frappant, c'est qu'aussi bien Arɣun qu'Ölžejtū en appellent, à plusieurs reprises, au ciel: *təri medetügei* 'que le Ciel le sache'. Dans les textes historiques mongols, cette déclaration se rencontre souvent: c'était elle qui devait donner aux promesses force de serment. Mais il ne semble pas que tout le monde pût en appeler au Ciel; cela ne devait être permis qu'aux membres de la dynastie régnante; les autres devaient recourir à certaines cérémonies. Lors de l'élection des khans, l'on jetait sur l'herbe de la graisse ou de la viande, en proférant la formule d'un serment conforme; en concluant un accord avec les autorités russes, les représentants des tribus mongoles s'appuyaient un couteau sur la gorge, perçaient un chien de leurs épées etc.

La lettre d'Ölžejtū donne la variante: *andayayar*, au lieu de la forme normale *andayar* (turc *and*); il est probable que la voyelle de la dernière syllabe se prononçait fort prolongée.

49. *Tatu dalaï* (l. 28) 'la mer de Talu' devait constituer la limite occidentale des possessions mongoles, mais ni le phonétisme ni la sémantique du mot ne sont clairs. On peut encore lire **Dalu*, **Telü*, **Delü*. Abel-Rémusat (et d'autres, après lui) a lu Talou et a supposé que ce doit être le lac d'Ourmiya. Cependant, le roi d'Angleterre Edouard II résumant la lettre d'Ölžejtū et utilisant sans doute, les informations fournies par les délégués, parle de »sea«¹, sans en donner, malheureusement, de nom par lui-même. Il est donc probable que ce n'est pas du lac d'Ourmiya qu'il doit être question, mais bien de l'une des grandes mers: Caspienne, ou Noire, ou Méditerranée.

50. Le protocole final suscita et continue à susciter différents doutes.

¹ Howorth, *op. c.* III, p. 575.

Il nomme les délégués, envoyés par Ölžeitü, Toman (qu'on peut lire aussi **Tuman* et même **Tümen*) et Mamałγ (qu'on peut lire *Mamałas*); tandis que, dans la traduction italienne du temps, publiée par Abel-Rémusat, nous lisons *Tomaso iulduci* et *Mamalec*. Edouard II, dans sa réponse datée du 16 octobre 1307, parle de délégués, sans les nommer. Le pape Clément V, dans sa lettre du 1 mars 1308, ne mentionne qu'un seul délégué, *Thomas iulduci*. On a donc admis généralement que Toman et Thomas iulduci ne sont qu'un seul et même personnage, qu'Ölžeitü aurait incorrectement nommé Toman.

51. La date de l'épître est indiquée, dans l'original, selon l'ère musulmane et l'ère mongole, ce qui permet d'affirmer, malgré la difficulté de résoudre la date avec précision, que la lettre fut rédigée avant le 23 juillet 1305, et pas plus tard¹. D'autre part, la traduction italienne établit la date du 5 avril 1306. Naturellement, il faudrait vérifier une fois de plus si Abel-Rémusat ne s'est pas trompé; mais, si cette date est exacte, nous voici devant une nouvelle énigme.

A côté de la date européenne, nous lisons encore, dans la traduction italienne: »iscrita in mugiano (in Nugiano?)... in mogano«². Abel-Rémusat suppose que c'est là le nom de la localité, où le document fut rédigé, dans une double variante, mais cette explication est presque inadmissible. L'on peut croire que *mugiano*, si tel est le mot de l'original, désigne l'année selon l'ère mongole: *moyai*, et que seulement le dernier: »in mugano« indiquerait le lieu, c'est à dire les steppes de Mougan, où devait se trouver la localité d'Aliyan (ou **Äliyen*), inscrite sur l'original mongol.

52. L'épître d'Ölžeitü est toute pénétrée d'intentions pacifiques et certes, la réponse d'Edouard II, du 16 octobre 1307, y ajoute un commentaire curieux. Le 30 novembre de la même année, c'est à dire six semaines plus tard à peine, le même Edouard écrit une lettre belliqueuse, à laquelle semble servir de répons celle du pape Clément V, du 1 mars 1308, toutes deux provoquées par les lettres que Thomas iulduci leur a remises.

¹ Abel-Rémusat, *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens... avec les empereurs mongols*, Paris 1822, p. 139.

² Abel-Rémusat, *op. c.*, pp. 180 et 140.

Nous nous trouvons ici en présence d'un singulier changement de dispositions, d'une part chez Öljëitü et d'autre part en Europe. Deux années et demi s'étaient écoulées, il est vrai, entre la rédaction de la lettre d'Öljëitü et la réponse d'Edouard II, et la conjoncture politique en Asie avait pu subir des modifications, mais comment les souverains européens en auraient-ils été informés ?

Enfin d'Ohsson et après lui, Howorth, ont émis l'hypothèse que les messagers mongols avaient, peut-être, passé sous silence le fait qu'Öljëitü s'était converti à l'islam, pour ne pas exposer à un échec leur proposition d'organiser une expédition à main armée contre les musulmans.

Comment expliquer toutes ces circonstances ? Je n'y vois qu'une possibilité : entre le commencement de l'année 1305 et la fin de 1307, Öljëitü aurait expédié en Europe deux délégations, la première, avec Toman et Mamalay, apportant des propositions de paix, et la seconde, avec Thomas ildüçi chargé de propositions militaires. La première délégation, avançant lentement, ne serait arrivée en Angleterre qu'en automne 1307 ; la seconde, étant pressée, s'y serait présentée peu de temps après.

Le plan militaire d'Öljëitü pouvait parfaitement résulter, non seulement d'un changement de conjoncture politique, mais justement de ses propositions pacifiques, telles que les prévoyait sa lettre de 1305 ; aussi ses messagers n'avaient-ils aucune nécessité de rien passer sous silence. Le désaccord entre les dates, enfin, peut avoir le motif suivant : la traduction italienne a pu être exécutée, ou bien inscrite, dans l'original mongol, après l'arrivée du second messenger, ce qui aurait pu donner lieu à quelque malentendu.

Tout ce que j'en dis ici n'est, bien entendu, que suppositions ; mais je les avance pour faire comprendre, combien il est nécessaire de faire des recherches dans les archives européennes.

53. L'épître d'Öljëitü de 1305 cite les noms des souverains mongols contemporains. Ce sont : Temür-χayan, le grand khan, Toγtoγa, khan de la Horde d'Or, Čapar (peut-être Čeber, nommé Čapar dans la littérature européenne), souverain de l'*ulus* d'Ögedej, Toγa (peut-être Tuγa ou Duγa, en littérature Duwa), souverain de l'*ulus* de Čayatai, enfin Öljëitü lui-même, souverain au territoire persan. Tous, ils étaient des chefs énergiques, qui ont laissé,

dans l'histoire des Mongols, une trace marquée. L'on peut donc comprendre que ce furent justement eux qui ont conçu la grande idée de faire renaître l'unité de l'Empire mongol et, en même temps, d'en régler définitivement les relations avec les pays restés en dehors de ses limites. Leurs démarches, ainsi comprises, étaient marquées du désir de la paix, ce que manifesta Öljëitü en expédiant, simultanément, des délégués en Egypte¹ d'une part et, d'autre part, aux rois de France et d'Angleterre, et, très probablement, au Saint-Siège.

Ce fut une dernière tentative, d'ailleurs presque sans résultat, car bientôt les guerres intestines recommencèrent, chacun des territoires mongols opérant désormais dans son propre intérêt.

Quant à la lettre d'Öljëitü, en tant que document historique, je m'en occupe, sous ce point de vue, dans le recueil *La Pologne au VII^e Congrès International des Sciences Historiques* (Varsovie 1933) publié par le Comité Organisateur du Congrès².

¹ D'Ohsson, *op. c.*, IV, p. 484.

² Le texte de cette communication est inséré aux pp. 429—435 du présent volume.